

Agnès Callu, *Gaëtan Picon (1915-1976), Esthétique et culture*, Paris, Honoré Champion, 2011, 714 p. Préface de Jean Sirinelli et postface d'Yves Bonnefoy.

Fidèle à la vaste entreprise qu'annonce son intitulé, l'ouvrage d'Agnès Callu retrace de la manière la plus rigoureusement documentée l'ensemble du parcours de Gaëtan Picon, de l'amont générationnel aux ultimes velléités d'écriture, en passant par les années d'activité ministérielle auprès d'André Malraux. L'ouvrage, non content de s'appuyer sur une minutieuse exploration de l'ensemble des sources disponibles tant personnelles que publiques, en livre la matière même. Il en découle une puissante proportion documentaire, contrebalancée par un commentaire dense et maîtrisé, privilégiant une progression rapide dont le caractère synthétique est la condition d'une appréhension visant à l'exhaustivité.

Structurée en trois parties avec intermède, chacune recouvrant un segment temporel précis (1915-1950 : La construction identitaire ; 1951-1959 : La transition de l'étranger ; 1959-1966 : La Direction Générale des Arts et Lettres ; 1966-1976 : L'inachevé d'une vie), l'étude s'amorce sur un « essai de portrait » dans lequel l'auteure livre les codes de lecture d'un profil marqué par la pluralité. Picon est saisi dans la convergence conflictuelle de ses aspirations. Intrinsèquement philosophe, il abordera les œuvres littéraires en écrivain et les œuvres plastiques sur un mode tactile, sans jamais parvenir à résoudre les tensions qui caractérisent sa posture.

Les trente-cinq premières années de formation identitaire sont appréhendées à la lumière d'un contexte historique successivement marqué par la crise des années 30, l'Occupation puis la Libération. L'auteure inscrit ce processus dans une progression en trois temps – selon une terminologie située à l'interface entre symbolisme, sociologie et psychanalyse – de confrontation aux AUTRES, de construction individuelle du MOI et de réalisations de SOI. Du bain familial, richement documenté par la correspondance avec Pierre, le frère et modèle aux accents hypocondriaques, émane une personnalité également douée sur les terrains de la philosophie et de la littérature et qui tend à se distinguer par une inscription sociale et politique envisagée ainsi qu'un oxymore.

Formé à la chaire de philosophie de Bordeaux auprès d'André Darbon, Henri Daudin et Georges Gurvitch, Picon sort premier de l'agrégation, consacrant son travail de maîtrise à

la notion de vérité chez Nietzsche (essai publié aux éditions Hachette en 1998). Concurrément se produit en 1933 chez Picon, à la lecture de la *Condition humaine*, le « choc malrucien » qui scelle une amitié de long cours entre le jeune homme et l'écrivain. C'est ici qu'est abordée la relation durable et non moins ambivalente qui unira les deux hommes. André Malraux exercera sur Picon une séduction absolue qui dominera les premiers essais qu'il lui consacre dès 1933 dans la revue *La Hune* puis les *Cahiers du Sud*, la monographie de 1945 aux éditions Gallimard ainsi que le *Malraux par lui-même* au Seuil en 1953, et ce jusqu'au terme de leur collaboration au Ministère de la Culture en 1966. Ici encore, d'importants extraits de correspondance mettent en évidence les aspects d'une « symbiose intellectuelle » irréductible (p. 118).

D'autres amitiés « solaires », souvent conflictuelles, sont mises à nu. De l'intimité des échanges épistolaires s'élèvent les voix de Paul Gadenne, René Berthelé, Boris de Schloezer, Georges Limbour et, surtout, celle de Max-Pol Fouchet.

Insatisfait dans ses charges d'enseignant au lycée, multipliant les absences sur la base de crises d'anxiété chroniques, Picon aspire à une libération que lui offrira Malraux en lui ouvrant les portes d'une externalisation. Cette dernière est l'objet d'un intermède au gré duquel l'auteure suit le parcours de Picon de Beyrouth à Gand en passant par Florence. Ces années sont marquées par des rencontres décisives, toutes documentées par une correspondance aux accents d'élection spontanée, avec les personnalités de Gabriel Bounoure, de Georges Schéhadé, Giuseppe Ungaretti, Piero Biongiari ou encore Philippe Morel.

Cette période est également marquée par une intense activité de critique littéraire auprès de revues dont se détache le *Mercur de France*, que Picon marque d'une empreinte durable : entre 1955 et 1959, période pendant laquelle il œuvre en tant que chroniqueur régulier ; entre 1963 et 1965, il prendra la direction de la revue aux côtés d'Yves Bonnefoy, André du Bouchet et Maurice Saillet. Un échantillon démonstratif illustre la diversité inclassable qui caractérise alors sa critique.

La seconde partie est consacrée à la parenthèse que constitue la phase ministérielle de Picon à la Direction générale des Arts et Lettres entre 1959 et 1966, haute fonction à laquelle l'appelle André Malraux. Intitulée « Un intellectuel dans l'administration », cette section met en évidence le dilemme d'une activité prestigieuse au sein du nouveau

Ministère de la Culture. Cette nomination prendra de fait, eu égard à la personnalité de Picon, l'aspect d'un sacrifice. L'analyse qu'en livre l'auteure est aussi précise que lucide. Picon, contraint de composer avec les legs des anciennes structures – cumul des héritages symbolique, humain et fonctionnel – se verra d'emblée entravé dans la mise en place de la nouvelle « formule ministérielle » inventée par Malraux. L'accent est placé sur le statut indéfini dans lequel Picon sera maintenu à la DGAL, source d'une mise à l'écart dont il tirera néanmoins le meilleur parti. Rue Saint-Dominique mais surtout aux Gobelins, il plie sa fonction à sa personne et à ses préférences. Il s'ensuit la formation d'un salon littéraire et artistique où se réunissent amis de longue date et rencontres les plus récentes, fleuron de l'*intelligentsia* parisienne et internationale, traçant les contours mobiles d'une culture en mouvement. Parallèlement, l'incompétence administrative de Picon, sa détestation des mondanités, l'ennui profond que lui inspirent les tâches relatives à sa fonction de Directeur – à l'origine de ses éclipses fréquentes – apparaissent avec netteté, dressant de cette période ministérielle un tableau contrasté. Décalage et conflits internes, léthargies, surcharges administratives et absence de moyens caractérisent cette phase pionnière de la DGAL. La présence d'Emile Biasini aux côtés de Picon met en place un binôme « Idéologie et Tactique » (p. 377) sur la base d'une complémentarité nourrie de complicité. De fait, le talent administratif de Biasini, essentiel à la mise en place des réformes infrastructurelles comme à celle du projet des « Maisons de la Culture », parviendra à traduire en action concrète les conceptions intellectuelles de Picon.

L'ampleur des difficultés, la somme des entraves et la désolidarisation de l'inspirateur André Malraux auront raison de l'engagement ministériel de Picon, qui démissionnera en 1966, entraînant Biasini dans sa chute sur le coup de l'affaire Boulez/Landowski (p. 489).

Les apports et les échecs de la période de la DGAL sont détaillés avec soin, permettant une réévaluation du rôle joué par Picon en tant que précurseur du futur Centre Georges Pompidou. Son esquisse précoce d'un double projet de musée d'art et de centre de création contemporains en vue d'offrir un espace susceptible d'accueillir l'art vivant, en est la preuve manifeste, Picon incarnant « et la conscience pionnière et le pacte culturel originel de Beaubourg » (p. 593).

La troisième partie présente le recouvrement d'une liberté qui néanmoins peine à se conquérir, tôt assombrie par la réalité, participant du durcissement des contours d'une

personnalité angoissée. Manquant de peu une chaire au Collège de France, Picon intègre dès 1966 l'enseignement supérieur, auprès de l'EHESS et de l'ENSBA. Il rejoint, sur le plan public, Biasini à l'ORTF et signe une chronique dans *Le Monde*, «Les Formes et l'Esprit». Surtout, il répond à l'appel de l'acte créateur, en participant d'une part à la mise en place de *L'Éphémère* aux côtés d'Yves Bonnefoy, André du Bouchet et Louis-René des Forêts dans le sillage interrompu en 1965 du *Mercur de France*. En prenant, d'autre part, la direction de la collection fondée en 1969 par l'éditeur d'art genevois Albert Skira, «Les Sentiers de la création». Picon parallèlement apportera un soin continu à l'actualisation de sa production critique antérieure, au gré de révisions dont celle, récurrente depuis 1948, du *Panorama de la nouvelle littérature française*. Il redoublera son effort de compilation en réunissant en 1968 ses écrits sur l'art dans le recueil *Les Lignes de la main* chez Gallimard. Ce dernier rend compte d'un goût pour l'art contemporain en tension avec des affections très classiques. La participation à la sulfureuse exposition 72/72, mais plus encore la relation d'admiration et de fidélité avec Jean Dubuffet – amorcée en 1960 lors de la rétrospective au Musée des Arts décoratifs et consacrée en 1973 avec l'étude monographique *Le travail de Jean Dubuffet* aux éditions Skira – rendent compte d'une appréhension ambivalente de la modernité et du contemporain.

Signalons que la *Lecture de Proust*, troisième volet de *L'Usage de la lecture* publié en 1963, est étonnamment intégrée à cette section, sur la base d'une fausse datation qui le voit paraître en 1968, soit après la rupture avec Malraux alors que l'essai participe, ainsi que l'a très pertinemment suggéré Denis Hollier, de la distance prise avec le maître et modèle (voir Denis Hollier, «De Malraux à Proust, panoramas», in *Lecture de Proust*, Gallimard, «Folio», 1995, p. 11-27).

La concrétisation de la part créatrice prend corps dans les deux récits *Un champ de solitude* en 1978 et *L'Œil double* en 1972, dont l'auteure interroge le retard, sondant dans une perspective empreinte de psychanalyse les entraves psychologiques profondes. La mort brutale et prématurée de Gaëtan Picon, le 7 août 1976, prend l'aspect d'un arrêt en plein vol, l'assomption de l'écrivain s'interrompant avec le terme, accidentel, de la vie.

En conclusion, l'auteure propose un juste retour sur la relation de Picon à Malraux, qui aura déterminé dans une large part ses choix et inflexions et auquel il vouera, en dépit de la déception ministérielle, une fidélité inébranlable, le désignant encore dans un témoignage

tardif livré en 1975 comme le « contemporain capital ». Un retour sur le caractère indissolublement duel d'une personnalité complexe, partagée entre exaltation et dépression, vient clore un parcours tenu au plus proche des voix d'archives.

La grande richesse de l'ouvrage tient de fait à la présence physique des sources, sous la forme de larges extraits de manuscrits ou d'échanges épistolaires, de pièces tirées des archives de l'Éducation nationale ainsi que de témoignages amplement exploités, dont ceux de Pierre-André Picon, le fils aîné et Emile Biasini, le double à la DGAL. Une telle générosité confère à cette biographie désormais référentielle un caractère à la fois vivant et intime.

Une telle volonté pourtant a sa contrepartie. L'ampleur des archives livrées à l'état de matériau brut appelle un commentaire que ne parviennent à combler des analyses certes efficaces, mais cursives. En outre, le ton est constamment déroutant. L'hétérogénéité des registres au sein d'un même énoncé passant de l'affectif au clinique, une terminologie cultivant la dissonance, des formules tour à tour brillantes et brutales, surprennent, opérant un éprouvant va-et-vient entre proximité empathique et distance analytique par rapport au sujet variablement désigné par son prénom ou son patronyme, lui-même objet de dérivations audacieuses (ainsi en est-il du « piconiser » de la page 367).

L'essai ne se présente pas moins comme une source remarquable du point de vue de sa scrupuleuse complétude archivistique et bibliographique. Il se présente ainsi qu'un apport essentiel à l'élan de redécouverte d'une personnalité et d'une œuvre en appel de lumière.

Aurélia Maillard (Université de Fribourg)